

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

PHILOSOPHUS

Réplique de Jocrisse

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 206-211

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Réplique de Jocrisse

Le parfum le plus pénétrant qui se dégage des articles de M. Michelet est celui d'une exquise modestie jointe à une courtoisie extrême à l'égard de ses contradicteurs. Modestie et courtoisie : deux soeurs qui se donnent habituellement la main et rarement se séparent. Admirez les suaves ménagements avec lesquels il traite et journaliste et philosophe. Le premier écrit « comme un poméranien. » Le second n'est qu'un « Jocrisse », c'est-à-dire, un valet niais et maladroit, dont l'article est « une arlequinade », c'est-à-dire, une bouffonnerie qui le fait songer « à certain potache » de sa connaissance ; bref « une gaminerie ».

Quant à lui, M. Michelet, il tient à nous faire montre de ses vastes connaissances littéraires. Il nous dresse, soit dans le texte, soit en notes, comme une nomenclature des auteurs, des ouvrages, des Revues, qu'il connaît à fond, — je le pense du moins. A quand le catalogue de ses lectures dans les domaines de la science, de l'histoire, de la philosophie, de la théologie et des arts ? Car M. Michelet a beaucoup lu, a tout lu. Voilà pourquoi aussi nous le redoutons si fort : *ti-meo hominem unius libri* !

Mais pour quel motif cette indignation qui l'irrite et le démonte contre nous ? Il devrait, tout au contraire, nous savoir gré de lui avoir fourni une occasion de plus d'étaler son inépuisable érudition.

A l'entendre régenter avec ce ton de grand-maître qui lui est familier, ne dirait-on pas que trois bonnets de docteurs, au moins, se disputent son auguste chef.

En tout cas, M. Michelet, mérite sans conteste, le brevet de prestidigitateur. Son talent sur ce point est indiscutable. Vous allez vous en convaincre... si toutefois il est possible de se débrouiller dans ce fouilli de quatorze pages, œuvre de son génie.

D'abord, « l'inénarrable Philosophus » ne connaît pas la question, « n'a pas lu les Trophées ». La preuve? — Il cite uniquement « dans son article fantaisie » les strophes déjà citées par M. Charles St Maurice, et commentées, ensuite, par l'érudit M. Michelet. — Mais qu'avais-je besoin de citer autre chose puisque c'était principalement sur ce point que portait le litige? Et de ce qu'un critique ne possède pas actuellement un ouvrage sous la main pour en tirer des citations, est-ce une preuve qu'il ne l'a jamais lu? A ce compte combien d'œuvres de premier ordre nous ignorons encore! — O prestidigitateur!

— Le 2^e sophisme « exprimé en toutes lettres », qu'il découvre dans notre « arlequinade » est celui-ci : « Auparavant le sonnet en question ne valait rien parce qu'il était indéchiffrable ; aujourd'hui, au contraire, c'est parce qu'il a été déchiffré » — Où donc ai-je écrit cette énormité que le sonnet ne valait rien « *par ce que* il a été déchiffré » ? J'ai pu y découvrir de nouvelles imperfections *après* qu'il eût été déchiffré et non *par ce que* il a été déchiffré. — O puissance de la prestidigitation !

Philosophus soutenait que pour être classique une œuvre littéraire devait être à la portée du commun des lecteurs, c'est-à-dire *populaire*, le mot populaire ne signifie pas uniquement avoir acquis de la popularité, il signifie surtout être à la portée du peuple, accessible au peuple. Hélas ! que d'excellents écrits accessibles au peuple ne sont pas populaires du tout dans le sens de M. Michelet. — Et il me fait dire que pour être classique une œuvre doit être populaire à l'instar des romans de Ohnet, Dumas et Zola — O génie de la prestidigitation !

Par taquinerie — est-ce un grand crime ! — Philosophus avait plaisanté « l'admirable paysagiste » chantant *un ciel rouge terne*.

Or, M. Michelet nous fait dire qu'il n'y a point de *rouge terne*. Mais en quelle ligne avez-vous lu cela, dans l'article ?

Vous y lirez ceci : « j'ai toujours cru qu'un ciel rouge n'était point terne et qu'un ciel terne n'était point rouge mais brumeux et gris. » Il s'agit du ciel, vous entendez, du ciel, et non d'une feuille d'automne qui tombe tristement à terre, d'une pierre calcinée qui se détache de la montagne, ou de tout autre objet. Tout le monde sait que le ciel, soit rouge, soit bleu, n'est point un ciel terne. Quand il est rouge au crépuscule du soir ou du matin, il respandit comme une pourpre royale. Un ciel grisâtre seul est qualifié de terne. Vous saviez parfaitement cela, ô prestidigitateur !

— M. Michelet porte aux nues l'académicien défunt de Heredia, il s'est fait le champion infatigable de sa gloire. D'autre part il avoue, de mauvaise grâce sans doute, mais il avoue que « les grandes pensées » sont absentes des sonnets en question ; car, affirme-t-il, « elles ne sont pas d'une si capitale importance, en ces petits poèmes. » Ce sont, il est vrai, de petits poèmes ces sonnets, mais célébrant quelques-uns des drames les plus poignants de l'histoire humaine. Comment soutenir que de tels sujets ne réclamaient pas des sentiments enthousiastes, des pensées grandes et sublimes ? Et l'absence des grandes pensées dénote une âme glacée. Or, Lacordaire dit précisément que pour une gloire élevée il faut savoir produire des pensées sublimes, pensées qui jaillissent du cœur, et non d'un esprit fin, habile dans la ciselure des phrases, et l'art plastique des mots. Et vous dites : « phrase de Lacordaire, *chevillée* là on ne sait pourquoi ? » Pourquoi ? mais pour faire descendre des nues et du trône de gloire votre Heredia, ô prestidigitateur !

« Il ne connaît pas davantage l'autorité des RR PP. Jésuites. Ceci est un peu fort. » — Cependant vous pouvez le lire en toutes lettres dans mon « factum » cet aveu : « *Leur autorité mérite, à tous égards, notre respect. Néanmoins on peut se demander si elles (les Etudes) n'ont pas craint de remonter le courant.* » Quels termes plus respectueux

pouvait-on trouver « pour reconnaître davantage leur autorité, » ô prestidigitateur?

« Des auteurs cités, Philosophus ne parle point. » — Et cependant vous pouvez encore lire en toutes lettres, dans notre « arlequinade » ces paroles : « Faisons tout d'abord la part de ce qu'il y a d'officiel, de convenu, d'inévitable dans les éloges académiques. Franchement, pouvait-on dire, au palais Mazarin... » Ceci était à l'adresse « des auteurs cités » dont « Philosophus ne parle point. » Vous n'avez pas voulu comprendre cela, adroit prestidigitateur !

Enfin, voici le bouquet, voici le dernier tour de M. Michelet. « Une chose — dit-il — qui nous surprend davantage... c'est la prétention *affichée* de ne pas reconnaître les mérites de Heredia, parce qu'il n'a pas été religieux. » Certainement, M. Michelet n'est pas myope. Il voit et lit des *affiches* qui n'existent point. Les lecteurs des *Echos* auront simplement lu cette déclaration dernière : « Peu nous chaut, à nous, catholiques, le mérite de Heredia. Il n'est pas des nôtres. Nous avons mieux à faire qu'à rompre des lances pour sa gloire. » Cela signifie en d'autres termes : Est-ce à nous, catholiques, à revêtir casque et cuirasse, et nouveaux *campeadors*, combattre, la lance au poing, pour la gloire d'un étranger, alors que nos propres gloires sont trop dédaignées, trop laissées dans l'oubli ? Cela signifie : travaillons d'abord *pour les nôtres*, avant de travailler *pour les leurs*.

A ce propos, M. Michelet ajoute : « souvent on dit que nous jugeons de parti-pris, que nous rejetons aveuglément tout ce qui ne sort pas de notre camp. » Dit-on cela? Je n'en sais rien. Toute calomnie est possible contre nous. Mais ce que je sais, c'est que notre défaut à nous, catholiques, est plutôt de ne trouver du talent et du mérite qu'au-dehors. Déjà E. Hello se plaignait amèrement de ce que les catholiques n'étaient encouragés d'aucune manière par leurs coreligionnaires, leurs amis. Tandis que les écrivains sectaires ou profanes voyaient leur force décuplée par les applaudissements

qui leur arrivaient de toute part. Demandez encore à Drumont, à Gabriel Aubray — hommes qui savent leur monde, — ce qu'ils pensent de l'ineptie, de la stupidité des catholiques toujours empressés d'écouter, d'applaudir leurs ennemis, laissant là, dans l'oubli et l'abandon, les gloires et les talents de leur propre parti ! Demandez aux journalistes catholiques, aux auteurs catholiques, s'ils succombent sous le poids des louanges qu'on leur prodigue, des couronnes qu'on leur tresse ! D'où vient que des plumes très fines, très académiques, mais chrétiennes, ont été forcées de publier leurs œuvres dans des librairies juives pour les écouler et les faire lire par les catholiques eux-mêmes ? D'où vient que les feuilles religieuses souvent rédigées d'une manière supérieure, ont tant de peine à vivre ? Et après cela, vous venez, vous, M. Michelet, vous, ignorant le monde à ce point, nous régenter et nous accuser de parler de beaucoup de choses que nous ignorons ! Avouons-le, vous êtes un maître hors-pair dans l'art d'en imposer et de jeter la poudre aux yeux.

Finalement, pour se débarrasser de son contradicteur, M. Michelet, dresse un bûcher et prépare un autodafé. Grâce à deux textes de Brunetière et Bossuet habilement accommodés, Philosophus devient un « hérétique » et un « malotru. » Et ce, pour la bonne raison qu'il a une opinion personnelle sur Heredia. Malheureusement pour le bourreau, Philosophus n'est pas seul. La besogne sera décuplée. En effet, hérétique, et malotru Fénelon, qui n'appréciait point le style de Molière ; hérétique et malotru Lamartine, qui détestait Lafontaine et Boileau ; hérétique et malotru L. Veillot, que Chateaubriand agaçait ; hérétique et malotru M. Brunetière lui-même qui paraît méconnaître M^{me} Sévigné et L. Veillot. Voilà des gens qui, contre l'opinion générale, ont leur opinion à eux sur les premiers écrivains de la langue française. Au feu, au feu, tous ces malotrus !

D'autres, « épingleaient » probablement à la frange de ces pages, un mot, règle morale si estimée jadis et dont M.

Michelet pourrait se servir au besoin *memor esto conditionis tuæ*.

— Avant de prendre définitivement congé des *Echos* me sera-t-il permis d'émettre ces vœux : que l'on y garde un ton respectueux et digne ; que l'on s'y sente en bonne compagnie, que ces qualifications étranges de « Jocrisse, d'arlequinades, de gamineries, de malotru, d'ergoteur, etc » bagage innommable, tolérable à peine chez des folliculaires de bas-étage, en soient à jamais bannies : la force des raisons n'y a rien à gagner, les convenances du langage ont tout à y perdre.

« L'inénarrable PHILOSOPHUS »